

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

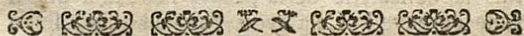
Lettre III. Miss Byron à Miss Selby.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2145

l'autre si nous avons été ensemble, nous nous le dirons avec la plume tout comme à l'ordinaire. Nous commencerons par joindre nos soins pour la distribution de ces 3000. livres.

Prenez donc des informations aussitôt que vous le pourrez, pour trouver des objets dignes de charité... Les pauvres laborieux de toute croyance, réduits à cet état par l'âge, l'infirmité, ou quelque accident; ceux qui ont des maladies incurables; des jeunes gens des deux sexes capables d'entrer dans le monde avec avantage, mais dépourvus des moyens de s'y pousser; ce sont là en particulier les objets que nous croyons l'un & l'autre dignes d'être assistés. Vous prendrez 500 livres avec vous pour commencer.

Je fais ma gloire de pouvoir dire, le Docteur Bartlet & Charles Grandison, dans toutes les occasions de faire du bien, sont animés par une même ame. Adieu, mon cher ami.



L E T T R E III.

Mis BYRON à *Mis* SELBY.

Samedi soir, 18. *Mars*.

J'ai communiqué la suite de mes Lettres aux Dames & à Milord. Ainsi tout mon cœur leur est connu. Je ne m'en inquiète pas; l'homme est sir Charles Grandison: ils ne me raillent plus comme auparavant, pendant qu'ils croyoient que je faisois la réservée. Il seroit cruel

cruel en effet, s'ils me railloient encore, & je m'enfuïrois.

Je suis bien aise que vous trouviez tous que les deux sœurs m'ont traitée cruellement: cela est vrai; mais en réfléchissant sur leur traitement, ma fierté trouve de la satisfaction à penser, que je n'aurois pas voulu en user ainsi avec elles, si j'avois été à leur place, & qu'elles eussent été à la mienne; & je me crois plus près de les égaler, que je ne le pensois auparavant. Mais ce sont de bonnes Dames, mes bonnes amies, elles me veulent du bien, & je leur pardonne; il faut que ma Grand-Mère leur pardonne aussi.

Je suis fâchée, il me semble, que sa délicatesse ait été blessée dans cette occasion. Elle pleura donc en entendant lire mon recit de l'attaque faite à sa fille par la trop vive Charlotte? O ma chère, ma tendre Mère! Que ma Tante étoit bonne aussi de souffrir, parce qu'on avoit mis la délicatesse de la pauvre Harriet à une si rude épreuve! Cela avoit l'air en effet, selon sa charmante remarque, de mettre un grand prix à l'amitié que les sœurs se proposoient de me montrer en s'intéressant pour moi auprès de leur frère; comme si la faveur faite à la pauvre fille, au cas qu'elles réussissent, pouvoit payer suffisamment pour leurs railleries... Je vous prie, ma chère Grand-Mère, ne donnez pas un nom trop sévère à leur procédé. Elles ne se proposoient pas, j'en suis sûre, de me faire autant de peine qu'elles m'en firent réellement. Ainsi passons leur cela. La plaisanterie & la raillerie sont des choses fort difficiles à retenir
dans

dans de justes bornes. C'est comme un cheval qui fait des courbettes, qui se cabre, & renverse le Cavalier qui compte trop sur son habileté à le manier.

Mon Oncle étoit charmé de cette scène; il trouvoit qu'il s'y seroit pris tout comme ces Dames. Il pense faire par là un compliment à leur délicatesse, je suppose. Mais je suis de l'opinion de ma Tante Selby, que leur généreux frère ne les auroit pas remercié de leurs railleries contre la pauvre & effrayée Harriet. Je suis cependant bien heureuse que ma conduite & ma franchise dans cette occasion ne soient pas desaprouvées, à la maison de Selby, & à celle de Shirley, & par vous, ma chère Lucy. Brisons sur cette matière.

N'est-il pas tems, ma Lucy, que je songe à retourner vers vous? Je crois que je rougis dix fois le jour quand je suis seule, en trouvant que je suis toujours comme dans l'attente de quelque proposition gracieuse, craignant cependant qu'on ne veuille, ou qu'on ne puisse jamais me la faire; & voyant que vous tous, mes chers Parens, consentez, dans la même attente, à une absence qui coute à votre bonté. Cela a l'air... n'est-il pas vrai, Lucy?... comme si l'on avoit un dessein formé... Je ne sai quel air a cela;... mais je sai bien qu'il y a des momens où je ne puis me souffrir moi-même. Cependant tandis que c'est l'amour de la vertu (peut-être un peu trop dépendant de la personne) qui est le fondement de ces dessein, de cette attente, de ces émotions, je pense que je ne suis pas tout-à-fait inexcusable.

Tome III.

B

Je



Je suis sûre que je ne l'estimerois pas, s'il n'étoit aussi honnête homme qu'il l'est.

Il faut que je vous fasse une question... Pen-
sez-vous qu'on ne pourroit pas l'amener à me
dire quelque chose d'offensant, à faire quel-
que chose d'indigne de son caractère?... O alors
je suis sûre que je le haïrois. Toutes les autres
preuves de son mérite seroient alors pour moi
comme rien. J'espierai, je chercherai les occa-
sions de m'attirer de lui quelque affront, soit
qu'il en ait le dessein, ou non... Mais que de
folles idées passent par la tête d'une sotte fille,
qui toute ignorante qu'elle est, connoit plus
toute autre chose, & toute autre personne qu'el-
le-même!

* *

Je voudrois que mon Parrein ne m'eût pas
mis dans la tête, qu'Emilie nourrit, (peut-être
sans le savoir elle-même) un feu qui troublera
sa tranquillité. Car sûrement cette jeune person-
ne ne peut espérer que... Cependant 50000. l.
font une grande fortune... mais cela ne peut
jamais acheter son tuteur. Penfiez-vous qu'un
homme comme sir Charles Grandison, ait un
prix... Je suis sûre qu'il n'en a point.

J'étudie la contenance, les discours, l'air de
cette petite fille, quand on parle de lui; & je
vois avec compassion, qu'on ne peut le nom-
mer sans que ses yeux s'animent: ils quittent
son ouvrage ou son livre, si elle est occupée à
l'un ou à l'autre, & il semble qu'elle voudroit
pénétrer celui qui loue son tuteur; elle ne fau-
roit travailler & écouter en même tems. Alors
el-

elle soupire... Sur ma parole, Lucy, il n'y a pas moyen de le louer devant elle... la petite fille soupire d'une façon... Une si jeune créature!... Cependant comment pourroit-on prémunir la pauvre fille?

Mais ce qui, outre la remarque de mon Perein, me rend un peu plus attentive que je ne l'aurois été peut-être sans cela, c'est un mot de Lady L. qu'elle tenoit peut-être de Miss Grandison, & dont vraisemblablement celle-ci a pris l'idée dans la Lettre derobée; car Miss Grandison en avoit lâché quelque chose, mais je croyois que ce n'étoit que pour piquer ma curiosité. (Quand on n'est pas de bonne humeur que le stile est embarrassé!) Ce que l'on m'a insinué, c'est donc qu'il est plus que probable qu'on me proposera incessamment d'emmener avec moi cette jeune fille dans le Comté de Northampton... moi qui aurois besoin de Gouvernante moi-même, être... Mais qu'on me le propose.

Dans une conversation que nous venons d'avoir, entre nous autres, femmes, sur un sujet d'amour, lieu commun favori de toutes les jeunes filles, cette pauvre enfant a donné son sentiment sans qu'on le lui demandât, & assez lestement, je trouve, pour être si jeune. Ordinairement elle écoute plus qu'elle ne parle.

J'ai dit une fois à l'oreille de Miss Grandison; ne trouvez-vous pas que Miss Jervois parle plus qu'à l'ordinaire, *Mademoiselle?*

Je trouve que oui, *Mademoiselle*, m'a dit la méchante fille.

Je vous demande pardon... *Charlotte*, donc.



Je vous pardonne, *Harriet*, *donc*. Mais laissez la parler elle n'est pas toujours en train.

Oh de tout mon cœur; j'aime Miss Jervois; mais je ne puis m'empêcher de remarquer les changemens d'habitude, & je crains toujours que des jeunes créatures ne s'exposent quand elles commencent à devenir grandes filles.

Je n'aime pas qu'on se parle à l'oreille, a dit Miss Jervois, d'un ton plus vif que jamais: mais mon tuteur m'aime, vous m'aimez, Mesdames; ainsi mon cœur est à son aise.

Son cœur à son aise!... Qui pensoit à son cœur? son tuteur *l'aime*!... Emilie ne viendra pas avec moi, Lucy.

Dimanche matin, 19. Mars.

O Lucy, que nous sommes allarmées au sujet de Miss Jervois, par une Lettre que le Docteur Bartlet reçut hier au soir de sir Charles! il ne nous l'a montrée que ce matin au déjeuner. La malheureuse femme, sa Mère, a fait une visite à sir Charles. Pauvre Emilie! Cher enfant! Quelle Mère elle a!

J'ai si fort obligé le Docteur en lui remettant les papiers que nos autres amis ont achevé de lire, (& permettez moi de dire qu'ils en ont été fort contens) qu'il ne fait pas difficulté de me remettre cette Lettre pour vous l'envoyer. Je lui ai demandé cette faveur, parce que je sais que vous serez tous à présent fort attentifs à tout ce qui regarde Emilie. Renvoyez par la première occasion tout ce que le Docteur me confiera.

Par la fin de cette Lettre vous trouverez que
le

le Docteur a informé sir Charles du désir qu'ont ses sœurs d'avoir une correspondance avec lui par Lettres. Il y consent, vous verrez tout cela ; mais à des conditions que n'accordera pas apparemment une des *trois sœurs* ; car il me met du nombre. *Trois sœurs ! Sa troisième sœur !* La répétition a quelque chose d'obligeant. C'est un honnête homme ; mais il juge peut-être trop sévèrement notre sexe... *Il est impossible qu'une femme ne soit réservée...* Vous verrez que c'est un des reproches qu'il nous fait. Il ajoute ; & pour parler sans *partialité*, *peut-être le doivent-elles.* Pourquoi cela?... Mais ne seroit-ce point un avis qu'il me donne pour me rendre plus réservée que je ne la suis ? Mais il ne se donne pas les occasions de voir si je suis réservée ou non. Je ne veux point faire de bassesse, Lucy, je le répète pour la vingtième fois. Je ne veux pas mériter son mépris... Non ! quand il seroit le Souverain du plus grand Empire du monde, croyez en là - dessus

Votre

HARRIET BYRON.



B 3

LET-